

tempéraments de races latines, faits de mysticisme enfantin et d'esthétique quelque peu théâtrale. Les manœuvres anglais, travaillant à réparer le pont du chemin de fer, devaient certes admettre, eux aussi, la nécessité d'une intervention supérieure dans les choses humaines. Seulement, d'autre part, ils n'avaient garde d'oublier le précepte si connu : "Aide-toi, le ciel t'aidera." Et alors, en avant la tâche ardue de combattre coûte que coûte, tout d'abord, les forces déchaînées de la débâcle, quitte à remercier Dieu, ensuite, de sa protection.

SYLVA CLAPIN.

PAGES SOCIALES

LA VRAIE FRATERNITÉ

Nous concevons aujourd'hui la société comme une fraternité. De cette fraternité la société réelle diffère cruellement, il est vrai, mais c'est du moins l'idéal que nous avons dans l'esprit. L'abolition du servage, la diminution des droits du chef de famille et du chef d'industrie. L'acheminement visible de tous les peuples civilisés vers cette forme du gouvernement mutuel et fraternel qu'on appelle un *république*, en sont autant de signes.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Jadis la société se construisait autrement, dans la croyance de ceux qui y participaient, et, par suite, dans la réalité de l'histoire. Alors, la relation de père à enfants était le type des relations qui s'établissaient dans la société, image terrestre de la hiérarchie religieuse qu'on se figurait dans le ciel. Dieu le père, avec la couronne et le globe, régnait au-dessus des nuées, et sa volonté clairement énoncée dans les livres anciens, incontestés, interprétés à leur tour par des hommes illuminés d'en haut, devait être suivie avec docilité, sans que rien restât à chercher ou à examiner.

La libre activité des esprits, qui est aujourd'hui le devoir, eût été alors rébellion coupable. Et l'arrangement social se réglait là-dessus. Philippe-Auguste ou saint Louis, c'était "Notre Père qui est au Louvre, dont la volonté doit être faite comme celle de Dieu au ciel ; qui doit donner à chacun le pain quotidien dans la limite du possible, et le délivrer de toute espèce de maux." On avait alors, quand on était le roi, charge de la conscience de ses sujets qui étaient des enfants. "J'ai choisi pour vous ce que vous croirez ; j'ai pris sur moi de dénicher où est la justice ; ma volonté est règle du bien et du mal ; mon idéal de vie sera le vôtre. Ne soyez pas inquiets de ce qu'il y a à croire. Obéissez."

J'ai souvent réfléchi, Messieurs, à ce qu'il y a de mystérieux, d'anormal, de presque monstrueux mon-

lement, et pourtant de nécessaire dans ces droits que le père s'arroge jusqu'à l'âge où il a su se rendre lui-même inutile. Il porte en lui, par une gestation plus prolongée et plus délicate que la gestation naturelle de la mère, la conscience de ses fils. Il doit penser pour eux : donc doublement penser bien.

Encore une fois, cela est nécessaire, il faut le comprendre, et ce serait mal remplir son devoir de père que d'émanciper trop tôt ses enfants. Mais que voulez-vous y faire ? Aujourd'hui la hiérarchie, qui a produit une si harmonieuse unité jadis, ne peut plus se justifier par des délégations d'en haut. Elle a disparu des croyances ; elle va disparaître des faits.

Acceptons donc la fraternité ; réalisons-la, et pour cela examinons de plus près.

Le citoyen simple et ordinaire travaille au fond de sa cellule, atelier, bureau, école, caserne, navire, dans un coin de cette vaste ruche que la croissante division des tâches complique infiniment ; il se préoccupe de son art, de sa science (il le faut bien pour que tout marche avec exactitude) ; il a sa part de douleur et de joie comme sa part de labeur, il suit ses goûts, il aime, il se marie, tombe malade et meurt. Quant à s'expliquer les lois naturelles et les lois historiques qu'il subit ainsi, cela passe sa compréhension ; il a puisé ce qu'il en pense à la petite école où il est allé gamin ; puis au livre et au journal qui lui fournissent les termes dont il désigne ce qu'il éprouve naïvement ; puis à l'Eglise où à la loge maçonnique dont l'autorité trace une ornière à sa propre raison. Pourquoi est-il placé ici et enchaîné à un travail incessant ? Que veut cette servitude et qu'est-ce qu'échafaude ce travail ? Comment savoir si tant d'efforts ne servent qu'à gagner la subsistance d'un corps qui demain aura disparu, et si, à part cela, ils sont perdus ? Pourquoi s'imposer des tâches gratuites, sans nulle récompense ? Pourquoi tant d'injustice dans la distribution des biens et des maux ? Pourquoi deux maux, et davantage, contre un bien ? Pourquoi enfin est-il au monde, et pourquoi même le monde est-il ? . . .

A ces pourquoi, que les cadets de la société posent (quand de loin en loin ils se mettent à penser), ce sont les aînés qui doivent répondre. Dans la même maison quelquefois, de l'autre côté d'une cloison, vit un homme conscient et intérieurement libre : il a aperçu l'harmonie profonde de tout, y compris la douleur et le mal, du point de vue moral, qui seul révèle le sens du monde, et parce qu'il a été initié par son effort même à cette harmonie dont il a produit une image en lui, il est sensiblement plus avancé dans la vie que ses voisins ; il vaut plus qu'eux ; il est leur aîné ; ce n'est pas qu'ils soient plus riches, ordinairement, ces hommes dont les sens obscurcissent moins l'aîne, comme dit